

# « Les atlas historiques sont des laboratoires scientifiques »

La fabrique d'un atlas historique, table ronde avec Christian Grataloup, Héloïse Kolebka et Patrick Boucheron, dimanche 13 octobre, de 11 h 30 à 13 heures, château de Blois



Christian Grataloup.  
STÉPHANE REMAEL

**Christian Grataloup et François-Xavier Fauvelle dirigent chacun un atlas historique, l'un mondial, l'autre africain. Ils échangent ici sur les défis que pose l'association de la cartographie et de l'histoire**

Géographies de l'histoire de l'Afrique, entretien entre François-Xavier Fauvelle et Isabelle Surun, samedi 12 octobre, de 19 heures à 20 heures, bibliothèque Abbé-Grégoire



François-Xavier Fauvelle.  
PHILIPPE MATSAS/AUTREMENT

PROPOS RECUEILLIS PAR FLORENT GEORGESCO

L'événement que représente la parution simultanée de l'*Atlas historique mondial*, de Christian Grataloup, et de l'*Atlas historique de l'Afrique*, dirigé par François-Xavier Fauvelle et Isabelle Surun, offre l'occasion de faire le point sur l'art cartographique de l'histoire, qu'ils contribuent à renouveler. Entretien croisé avec Christian Grataloup, professeur émérite à l'université Paris-Diderot, qui aime se présenter comme « géohistorien », et François-Xavier Fauvelle, professeur au Collège de France, où il inaugure, ce 3 octobre, la chaire Histoire et archéologie des mondes africains.

**L'atlas que vous publiez, Christian Grataloup, est le premier de cette ampleur depuis celui de Georges Duby en 1978 (Larousse). Comment expliquer une si longue attente ?**

**Christian Grataloup** Faire un atlas représente un très gros travail collectif, qui

doit réunir des historiens, des cartographes, des géographes. Souvent, comme dans la bonne gastronomie, on peut cuisiner les restes, réunir des cartes existantes pour constituer le corps de l'atlas. Notre chance est d'avoir pu partir du fonds cartographique de la revue *L'Histoire*. Elle a toujours eu le souci, depuis ses débuts, il y a quarante ans, d'associer des cartes aux textes, bien que les historiens se montrent parfois réticents face à elles.

L'un des objectifs que je m'étais fixés était de présenter l'ensemble des sociétés, y compris celles qui n'ont pas connu de forme étatique, y compris les peuples dits premiers – les peuples naguère réputés sans histoire, comme les Inuits. De même avec les Polynésiens, les Bantous... Nous avons multiplié les types de carte, pour avoir l'ouverture la plus grande possible. Il fallait aussi bien des cartes de sociétés particulières que des représentations des échanges, des connexions, des entre-deux : aussi bien l'Empire romain que, en cadrant plus large, ses liens avec la Germanie ou le Sahara. Un atlas historique général comme celui-là ne peut reposer que sur un mélange d'approches et de techniques.

**Qu'apporte à votre travail d'historien, François-Xavier Fauvelle, l'approche cartographique ?**

**François-Xavier Fauvelle** Ce sont les éditions Autrement qui nous ont proposé ce projet, à Isabelle Surun et moi. Je dois dire qu'il a représenté pour nous un défi particulier. C'est d'ailleurs sans doute pour cela que nous avons accepté : les défis sont stimulants, ils vous forcent à penser différemment. D'abord, Christian Grataloup a raison de le dire, les historiens n'ont pas la fibre cartographique. Le trait fait violence au grain de l'événementialité ou de la documentation. Où fait-on passer le trait d'une frontière lorsqu'un pouvoir – comme c'est souvent le cas en Afrique – ne l'a pas définie dans une charte ? Et quelle durée représente le trait ? Il ne peut être valable que jusqu'à un certain moment.

Il y avait un autre défi, symétrique à celui qui s'est posé à Christian Grataloup : non le trop-plein, mais le manque de données. Il y a très peu d'atlas historiques de l'Afrique, et il arrive que ceux qui

existent véhiculent des cartes présentant des approches datées, parfois même séculaires. L'état des connaissances est très variable selon les régions d'Afrique. Il repose fréquemment sur une tête d'épingle, c'est-à-dire sur quelques chercheurs dans le monde, qui n'avaient jamais eu l'occasion jusque-là de contribuer à l'élaboration de cartes. Nous avons commencé par organiser un découpage en fonction de l'état de la recherche, en faisant l'inventaire des incontournables et celui des têtes d'épingle – les savoirs accumulés depuis dix ou vingt ans –, avant de demander à chacun des contributeurs de nous donner tous les éléments permettant d'élaborer les cartes, que notre cartographe, Guillaume Balavoine, a organisées et que nous avons homogénéisées.

**Quand le genre de l'atlas historique est-il né ?**

**C. G.** Le mot « atlas » date de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. C'est Gerardus Mercator [1512-1594] qui l'invente. On parlait avant de « théâtre du monde », ou de « ptolémée », puisque ces cartes s'inspiraient des travaux de Ptolémée. Les premiers atlas ont bien sûr rassemblé des cartes du monde contemporain, actualisées en fonction des voyages des Européens. Mais simultanément des cartes ont aussi été dessinées pour montrer le passé, notamment le passé religieux, une bonne partie des atlas étant faits pour fournir des itinéraires de pèlerinage. Donc la dimension historique est présente dès le départ. Elle s'est d'ailleurs largement confortée ensuite, puisque la carte de France, qui est une icône identitaire pour les Français, la partie visuelle du roman national, s'impose au XVII<sup>e</sup> siècle, quand les jésuites utilisent des cartes pédagogiques pour lire *La Guerre des Gaules*, de César, conçu comme base de la nation française. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, vous avez des atlas vraiment historiques. Et, au XIX<sup>e</sup>, on les systématise comme outils pédagogiques.

**Qu'en est-il dans le contexte africain ?**

**F.-X. F.** Une chose dont nous sommes tributaires, c'est la carte comme outil de pouvoir, notamment colonial. Les colonisateurs ont conçu leur domination sous forme cartographique. Pensons aux cartes ethniques : c'est le même outil conceptuel, l'ethnie, qui sert à connaître et à dominer. Quand on est un historien de l'Afrique aujourd'hui, il faut jouer de ces héritages-là, et il faut les déjouer. Et cela va au-delà de la période coloniale. On voit bien de quelle façon les cartes actuelles rétroprojettent dans le passé de grandes nappes de population qui se trouvent correspondre plus ou moins à des pays actuels.

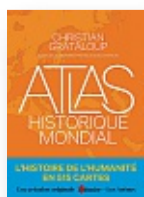
**C. G.** Le problème, c'est que tous ces biais présents dans les cartes ont un effet créateur. On a toujours tendance à penser que ce qui est cartographié est vrai. Le texte, on sait qu'il est subjectif, et qu'il faut le critiquer. Mais on oublie que la carte, comme la photo, a un cadre, et donc un à-côté. Le cadre renforce la croyance dans l'existence d'identités stables. Est-il légitime de parler d'Afrique dans la préhistoire ? Le Sinaï est-il en Afrique ? Dans un atlas de l'Asie, il serait probablement asiatique. L'Afrique est un découpage. Il aurait pu y en avoir d'autres. Tous les découpages du monde auraient pu être différents. Ce sont des objets historiques.

**F.-X. F.** Il y a des effets de contour. Je pense à votre livre *L'Invention des continents* [Larousse, 2009]. On peut s'amuser à défaire les contours des continents, à en faire d'autres. On voit le Sahara comme grande césure entre deux Afrique. C'est une pure construction. Au Moyen Âge, il est en réalité traversé par des flux. Et quelques millénaires plus tôt, il est radicalement différent. Ces assemblages de contours ont une très grande fluidité dans le temps, et c'est cela aussi qu'il faut restituer.

**C. G.** Par exemple, on a tendance à considérer que la mer sépare. Or la mer a été historiquement, au contraire, le lien entre des sociétés qui étaient face-à-face sur des rivages. L'empire normand est



## La variété infinie des approches cartographiques



L'ATLAS HISTORIQUE MONDIAL élaboré par Christian Grataloup a toutes les qualités pour devenir ce qu'il est destiné à être : une indispensable

synthèse cartographique de l'histoire du monde. A le feuilletter, à se plonger dans la masse bigarrée des 515 cartes qui le composent, il apparaît vite, cependant, qu'il pourra aussi représenter pour beaucoup de ses usagers une initiation à l'art de la carte lui-même, dont il resserre, dans leur version la plus contempo-

raine, le vocabulaire et la grammaire, tout l'appareil technique qui lui donne sa force de clarification comme de problématisation. La carte raconte l'histoire, qui raconte la carte, riche et réjouissante expérience d'apprentissage en boucle de la complexité du monde.

Car, si l'on en sait davantage grâce au « Grataloup » (comme on appellera bientôt, à n'en pas douter, cette œuvre d'une vie), il apprend également à son lecteur, en mettant en scène la variété infinie des approches cartographiques, à douter de l'évidence des données, et donc à en acquérir une connaissance plus fine. Il

lui permet de voir que, pour une même période, un même lieu, une même question, plusieurs réalités ou visions de la réalité pouvaient coexister. Surtout, il déploie une traduction dynamique, puissamment sensible, des évolutions, des métamorphoses, des ruptures – des permanences aussi, d'autant plus visibles entre ces mouvements incessants – qui constituent la matière même qu'il s'agissait de restituer : le passage tourbillonnant du temps. ■ FL. GO

ATLAS HISTORIQUE MONDIAL, de Christian Grataloup, Les Arènes/L'Histoire, 656 p., 29,90 €.